

Dominique Sartori, un homme au chevet de l'humain

Portrait En près de 40 ans au sein de l'institution, l'ancien directeur général de l'Hôpital du Jura bernois, a vécu de nombreuses évolutions. Ce qui n'a, en revanche, pas changé, c'est sa volonté d'y insuffler les valeurs de respect et d'humanité qui lui tiennent à cœur. De quoi prendre sa retraite avec le sentiment du devoir accompli.

Olivier Zahno
Sébastien Goetschmann

Après avoir commencé sa carrière professionnelle à Aigle, Dominique Sartori est arrivé à l'hôpital du district de Moutier en 1984, en tant que responsable du laboratoire d'analyses biomédicales. Par la suite, au sein de l'Hôpital du Jura bernois (HJB), regroupant les institutions de soins de Saint-Imier et Moutier, il a été responsable du management de la qualité, chef du département logistique, sous-directeur puis directeur général, et enfin responsable du Pôle santé mentale et des résidences médicosociales. A 65 ans, le natif de Péry établi à Moutier revient sur près de 40 ans passés à l'HJB.

Dominique Sartori, le 31 mai, vous partirez à la retraite. Comment vous sentez-vous?

Je me sens relativement bien, c'est-à-dire serein par rapport à cette page, c'est plus qu'une page, ce livre qui se tourne. La formule est peut-être un peu simpliste, mais j'ai le sentiment du devoir accompli. En tout cas d'avoir œuvré ici avec mes valeurs, qui sont restées inchangées, avec beaucoup d'évolution de la médecine, de nos infrastructures. Et puis très heureux de pouvoir entamer une deuxième partie de vie beaucoup plus calme.

Comment êtes-vous arrivé à intégrer cette entreprise?

C'est le hasard d'une annonce de journal, qui correspondait à ma volonté de changer de cap. Je suis arrivé ici dans une période vraiment charnière pour les hôpitaux. C'était la transition entre l'ancien hôpital et celui qu'on connaît aujourd'hui, avec plus de modernité et de processus médicaux qui ont évolués.

Vous êtes donc arrivé dans une institution en pleine mutation?

A l'époque, les hôpitaux de Moutier et de Saint-Imier fonctionnaient de façon autonome (réd: jusqu'à la fusion et la création d'une société anonyme, en 2000). Il y a aussi eu tout le changement du système de financement des hôpitaux, qui a créé un séisme, puisque tout était nouveau. Il fallait apprendre à faire fonctionner et rentabiliser un hôpital de manière très différente, ce qui a gentiment amené les hôpitaux à devenir des entreprises, non pas par une transformation voulue à l'interne, mais par des pressions externes fortes, comme le législateur, la réglementation en vigueur, les moyens financiers.



C'est l'esprit serein que Dominique Sartori part à la retraite, après 40 ans passés dans l'institution hospitalière prévôtise.

Sébastien Goetschmann

Vous avez aussi éprouvé des moments de doute et la crainte pour la survie de l'institution...

C'était le lot de tous les hôpitaux suisses, qui ont dû se remettre en question. Il y avait quasiment un hôpital toutes les 30 minutes ou 30 kilomètres sur le territoire national, en raison d'une volonté de l'après-guerre d'avoir une sécurité sanitaire suffisante. Cela devait être remis en question, et il a fallu décider quelles institutions allaient rester et lesquelles allaient disparaître. C'est vrai que cela a créé des incertitudes assez profondes. Mais assez rapidement, les hôpitaux du canton de Berne ont pu accéder au statut de sociétés anonymes et prendre leur destin en main.

Qu'est-ce qui a fait que Moutier a pu survivre plutôt que d'autres?

Je pense que c'est surtout la réunion des forces des hôpitaux de Moutier et Saint-Imier, qui se sont épaulés. Nous avons aussi pu mutualiser du ma-

tériel cher, comme l'informatique ou un certain nombre d'investissements qui ont été faits une fois pour deux sites. Ce qui a été un peu pénalisant, par contre, c'est le fait de n'avoir jamais pu spécialiser l'un et l'autre des sites, en raison de la distance.

L'hôpital a aussi été au centre des débats sur la Question jurassienne. Une situation pénible pour vous?

Oui, évidemment, cela rajoute aux difficultés que l'on a, en tant que directeur général, de conduire l'entreprise de manière optimale. Pour ma part, je me suis tout de suite placé dans une situation d'apaisement, de médiateur, en essayant d'échapper aux pressions et aux débats pour cette cause qui n'était pas la nôtre. Ma mission était de conduire cet hôpital le mieux possible et éviter les tumultes à l'interne. Je crois avoir pu maintenir cet équilibre, cette tranquillité, et permis à l'hôpital de se développer, indépendamment de cette situation d'in-

certitude. C'est sûr que cette période a nécessité un surplus d'énergie, avec quelques fois un peu de découragement, un manque de reconnaissance et de soutien. Mais notre mission c'est d'accueillir des patients, indépendamment des facteurs externes.

Plus récemment, Swiss Medical Network est devenu actionnaire majoritaire puis

Ne pas briser les rêves des enfants

Jeune, Dominique Sartori ne pensait pas travailler dans les soins. Son rêve était tout autre, attiré par la poésie et la musique. «Dans ma famille, on ne lisait pas beaucoup», commence le futur retraité. «J'ai découvert Prévert et Rimbaud à l'école, leur écriture m'a frappé. Le français était ma branche forte et j'adorais les rédactions. Quand un remplaçant est venu pour quelques semaines, il nous a demandé d'écrire une poésie. J'étais

Visana est entré dans le capital-actions de l'hôpital. Quel regard portez-vous sur ce changement?

En voyant les évolutions successives majeures, non seulement dans les équipements et les progrès de la médecine, mais aussi dans tous ces processus d'organisation, ce qu'il se passe correspond à ce qu'on vit tous les 10 à 12 ans dans les hôpitaux. Je serais plus inquiet qu'il n'y

ait pas d'évolution à mettre en place. Parce qu'on ne peut pas rester les bras ballants avec un système qu'on sait essoufflé. Je pense que les soins intégrés représentent une chance phénoménale et nous avons l'opportunité d'être la région test. Parce que je crois que c'est la seule porte de sortie à toute cette mécanique de la santé et à son financement, qui court à sa perte si rien n'est fait.

certain d'obtenir une bonne note. Lorsqu'il a rendu les copies, des meilleures aux moins bonnes, la mienne est arrivée en dernier. Il m'a donné un 1, pour acte de présence, et m'a demandé où j'avais copié ce texte. En plus de l'humiliation devant mes camarades de classe, j'ai ressenti une forte injustice et cela a coupé net ma volonté de devenir écrivain. Il faut faire très attention aux mots qu'on utilise avec les

enfants et ne pas briser leurs rêves.» Ce cataclysme, cette expérience traumatisante, a forgé l'enfant de Dominique Sartori de toujours faire preuve de bienveillance et a peut-être réveillé en lui le besoin de travailler dans un milieu tourné vers l'humain. Aujourd'hui, l'ancien directeur général de l'Hôpital du Jura bernois compte bien mettre son temps à profit pour écrire et il a déjà commencé à apprendre à jouer du violoncelle.